



La Coopération des idées

Revue mensuelle d'Éducation Sociale



SOMMAIRE

- GABRIEL SÉAILLES.. *Pourquoi les Dogmes ne renaissent pas. — IV.*
 E. V..... *Ustensiles de ménage et Objets d'utilité domestique à Pompéï. (Conclusion.)*
 *Les Universités populaires.*
 G. DEHERME..... *Les Livres qui font penser.*



ABONNEMENTS :

France: Un an: 3 francs. — Six mois: 1 fr. 50
 Étranger: Un an: 4 francs.



Le Numéro : 0 fr. 25

ADMINISTRATION ET RÉDACTION :

157, Faubourg Saint-Antoine (XI^e Art.
 PARIS

VIENT DE PARAÎTRE :

Almanach de la Coopération française pour 1903, publié par le Comité central de l'Union Coopérative, sous la direction de M. E. DE BOYVE, avec la collaboration de MM. ANEURIN WILLIAMS, BLEM, CERNESSON, DAUDÉ BANCEL, DEHERME, FABRE, CHARLES GIDE, LANGIN, MAXWELL, DE SEILHAC. En vente à *la Coopération des Idées*, 0 fr. 40 ; franco : 0 fr. 40.

On trouvera dans l'Almanach de cette année d'importants documents sur le mouvement coopératif.

A NOS ABONNÉS

Ceux de nos abonnés qui seront avertis que leur **abonnement est terminé** sont priés de nous faire parvenir leur renouvellement, pour s'éviter les frais de recouvrement.

Ceux qui ne désirent pas continuer leur abonnement sont priés de **refuser** au facteur le numéro qui suivra l'**avertissement**.

L'UNION COOPÉRATIVE

est un journal bi-mensuel, édité par le Comité central de l'Union Coopérative des Sociétés françaises de Consommation. Il contient des articles, des études, des monographies, des renseignements, etc., sur la Coopération en France et à l'Étranger. — **L'Union Coopérative** doit être lue par tous ceux qui s'intéressent à la Coopération.

Prix du numéro, 0 fr. 20 ; de l'abonnement annuel, 4 fr.
Étranger, 6 fr.

Les abonnements sont reçus : 1, rue Christine, Paris.



La Coopération des idées

Pourquoi les dogmes ne renaissent pas⁽¹⁾

DEUXIÈME CONFÉRENCE (Suite)

LA MORALE CHRÉTIENNE

Si l'homme fit Dieu à son image, le Dieu qui prend un cruel plaisir à voir des hommes se laisser dévorer par la vermine, s'exposer aux ardeurs du soleil et aux rigueurs du froid, se meurtrir la poitrine jusqu'à cracher le sang, crier et gémir jusqu'à ce que la langue leur pende de la bouche comme celle des chiens (2), ne semble pouvoir naître que des fantaisies d'un cerveau d'aliéné. L'idéal ne consiste pas à mutiler

(1) Extrait, d'après *la Grande Revue*, des conférences faites par M. Gabriel Séailles, à *la Coopération des Idées*, les 1^{er} et 8 octobre derniers. (V. *la Grande Revue*, nos de novembre et de janvier, et *la Coopération des Idées*, nos de décembre, de février et de mars).

(2) *Vie des Saints Pères des Déserts*, t. III. Saint Jean Climaque. *L'Echelle Sainte ou les Degrés pour monter au ciel*, V^e Degré : la Pénitence.

la nature, mais à l'exalter en exprimant, dans la matière confuse des penchants, l'unité lumineuse de la pensée qui les accorde et les hiérarchise. Nous sommes fort réservés sur la cité céleste, mais nous sommes assurés qu'il n'y a pas de vie morale, en dehors du travail, dans la cité des hommes. Quiconque se soustrait à la vie sociale prépare, qu'il le sache ou non, la régression vers la bestialité, s'excommunie de ce qui fait l'homme humain en sortant de l'humanité même.

La science nous a enseigné ce que vaut la méthode qui maltraite le corps, le mortifie, l'exténue, sous le prétexte d'alléger l'esprit du poids de la matière. Ce dualisme sépare ce qui est nécessairement uni. Pour l'avoir ignoré, les Pères du Désert sont les jouets continuels de leur fantaisie malade, et relèvent plus de la médecine que de la morale. Leurs tentations, leurs mauvaises pensées, leurs terreurs nocturnes s'objectivent en fantômes de toutes sortes qui peuplent leur solitude de légions de diables. Saint Antoine connaît tous les artifices des démons et les dévoile à ses disciples dans des pages qui constituent une bonne monographie de cette aliénation spéciale. Hallucinations de tous les sens, du toucher, de l'odorat, de l'ouïe et de la vue ; bataille avec les diables qui rouent les solitaires de coups ; apparition de monstres, de dragons, d'hommes ou de chameaux gigantesques ; évocation de femmes impudiques qui sollicitent à la volupté ; discours flatteurs, menaces, discussions, c'est un cauchemar incessant, le rêve et la réalité se mêlent, se pénètrent dans ces cerveaux anémiés où tout, images et sensations, flotte et se confond.

Que, dans des sociétés corrompues, ces excès de l'austérité aient pu être une réaction violente contre

les excès de la sensualité raffinée, une crise salutaire, en un sens, comme la nausée, je ne le conteste pas; que les auto-suggestions de ces saints aient leur originalité, qu'elles ne se lient pas seulement aux états affectifs inférieurs, mais à des idées et à des sentiments d'un ordre élevé qu'elles fixent et qu'elles exaltent, je l'accorde; mais que nous puissions trouver dans ces excentricités un sujet d'édification, je le nie. Les tribulations d'un bon saint Antoine, quoi que j'en aie, se ramènent pour moi aux proportions d'un théâtre de marionnettes. Les diables empruntent souvent la naïveté et la bonhomie de leurs saintes victimes. Pacôme avait accoutumé de s'en aller pour prier en des lieux reculés, et souvent, lorsqu'il revenait, les démons, comme par moquerie, marchaient en rang devant lui, ainsi qu'on marche devant un magistrat, et se disaient les uns aux autres: « Faites place à l'homme de Dieu. » Un jour, plusieurs d'entre eux s'étant unis attachèrent, ce lui semblait, de grosses cordes à une feuille d'arbre et, se rangeant par troupe de côté et d'autre, la tiraient avec un extrême effort, « ce que ces malheureux esprits faisaient, afin de le porter à quelque ris excessif par une action si ridicule et de le lui reprocher ensuite ». Voilà de bons diables; au lieu de rire, « Pacôme gémit en son cœur de leur impudence »; mais la monotonie de son existence un instant avait été rompue par ce spectacle imprévu. Quel plus puissant témoignage du besoin qu'ont les hommes de vivre en société que l'exemple de ces solitaires qui ne se retirent au désert que pour le peupler d'êtres qui leur font encore une compagnie!

Le prince, le héros, l'Achille de cette pieuse armée est le trop célèbre Siméon Stylite. Les paroles manquent pour célébrer ce serviteur de Dieu qui, « avec

une constance aussi immobile qu'une colonne, soutenait toutes les ardeurs du soleil et toutes les injures des saisons... cet aigle de l'amour divin qui, désirent de s'envoler dans les cieux, s'était logé dans les nues ». Sa vie est un perpétuel miracle ; sans l'ulcère qui lui ronge la cuisse, on le tiendrait pour un pur esprit ; il est un ange terrestre, un ange incarné. Son premier exploit fait présager sa grandeur future : il serre autour de son corps avec une telle force la corde du puits qu'elle pénètre dans la chair jusqu'aux os, la ronge et la pourrit. Les frères vont se plaindre à l'abbé : « cet homme jeûne depuis un dimanche jusqu'à l'autre, et il sort de son corps une si étrange puanteur que personne ne saurait approcher de lui, les vers tombant de sa chair lorsqu'il marche, et son lit en étant tout plein ». Chassé du monastère, il s'enferme dans une citerne desséchée, « qui était toute remplie de démons ». Durant trente-deux ans, il demeura debout sur une colonne qu'on éleva successivement jusqu'à quarante coudées, et toute une année, s'il faut en croire son disciple Antoine, il se tint sur une seule patte. Ce prodigieux jeûneur « passe quarante jours sans manger, non seulement une fois comme Élie et deux fois comme Moïse, mais vingt-huit fois et vingt-huit années de suite durant le sacré temps de la pénitence de l'Église. Les tours de force de cet acrobate mystique, qui érige les tares de l'hystérie au rang de grâces divines et qui ne sort de son abrutissement que pour faire révoquer par Théodose un édit de tolérance rendu par le gouverneur d'Antioche en faveur des Juifs, ne nous inspirent qu'un sentiment de dégoût. Combien je préfère les charmantes et déraisonnables aumônes de saint Jean l'Aumônier ; l'histoire du bon solitaire Abraham, qui, ému d'une tendresse humaine,

se déguise en soldat et joue le débauché pour tirer sa nièce du mauvais lieu où depuis deux ans elle faisait métier de courtisane ; et le beau conte de l'ensevelissement du premier ermite Paul par le bon saint Antoine, où l'on voit des diables, des anges et des bêtes, un corbeau qui apporte un pain entier dans son bec et deux lions, qui d'abord jettent de grands rugissements pour témoigner qu'ils pleurent le vieil homme, puis creusent la fosse et, la tête basse, remuant les oreilles, viennent demander au bienheureux Antoine sa bénédiction. Et d'abord Antoine rend à Jésus-Christ des louanges infinies « de ce que même les animaux irraisonnables aient quelque sentiment de la divinité » ; puis, sans trop songer aux conséquences de son vœu, il dit : « Seigneur, sans la volonté duquel il ne tombe pas même une seule feuille des arbres, ni le moindre oiseau ne perd la vie, donnez à ces lions ce que vous savez leur être nécessaire. »

Les Vies des Pères des déserts nous présentent des êtres qui gardent encore quelque ressemblance humaine ; en dépit de leur commerce avec les diables, de leurs miracles, de l'espèce de fantasmagorie que projettent autour d'eux leurs hallucinations malades, ils tiennent encore à la terre. *La Légende dorée* (1), qui fut tant lue et si goûtée au moyen âge, nous transporte dans la pure fiction. Comme les contes des mille et une nuits, ces vies de saints se suivent et se ressemblent : c'est une sorte de féerie mystique où toutes les lois de la nature et de la vraisemblance sont renversées. Une vierge chrétienne excite les désirs d'un grand seigneur païen, elle brave et insulte le méchant

(1) *La légende dorée* est un recueil de vies des saints que fit au XIII^e siècle saint Jacques de Voragine (vers 1230), qui mourut, en 1298, archevêque de Gênes.

idolâtre ; condamnée, elle traverse impunément les flammes, ses mamelles déchirées avec des tenailles rougies se reforment durant la nuit, les flèches lancées contre elle volent dans l'œil du tyran, jusqu'à ce que, par une singulière inconséquence de la providence, sa tête tombe sous la hache du bourreau comme la tête du dernier des mortels. Avant d'être recueillies, ces légendes ont circulé de bouche en bouche, elles ont vécu dans l'imagination du peuple. Le peuple y a mis son insouciance de la réalité, son goût du merveilleux, le rêve, qu'il transforme sans le renier, d'un monde où règnerait la justice. Pour se consoler de la terre, où l'injustice a la force et où la force toujours a la victoire, il imagine de conférer à la vertu, dans la personne des saints, une sorte de toute-puissance. La vie de chaque saint se termine par l'énumération de ses miracles posthumes, le plus étrange recueil d'histoires à dormir debout qui ait jamais été réuni ; mais sous ces anecdotes puérides se retrouve la foi profonde que dans le bien réside une force invincible qui l'emporte sur la nécessité même des lois naturelles. Il y a dans le recueil plus d'un récit qui n'est d'ailleurs qu'un joli conte de veillée, telle la légende du bon géant Christophe, si souvent traduite par les artistes du moyen âge. Comme la conception de l'univers, l'idée de l'homme est d'une simplicité enfantine, une psychologie de drame populaire : le diable, sous ses mille métamorphoses, est le traître qui, en dépit de ses ruses, finit toujours par être bafoué et vaincu ; les héros auxquels il tend ses pièges ont toutes les vertus, traversent toutes les tentations, toutes les épreuves, et au dénouement entrent au ciel dans l'apothéose finale. Nous avons quelque peine à subir l'attrait singulier qu'exercèrent ces petits romans

mal composés, dont l'uniformité nous lasse. Mais si sensibles que nous puissions rester au charme naïf de ces petits contes, nous ferions de vains efforts pour les prendre au sérieux et pour chercher des inspirations morales dans ces fictions sans rapport à la vie réelle, où des êtres de fantaisies s'agitent dans un milieu surnaturel.

Je sais la distance qui sépare *l'Imitation de Jésus-Christ* de *la Légende dorée*. Il semble bien difficile de soutenir que ce petit livre qui, depuis des siècles, n'a pas cessé d'être lu, d'être médité, n'a plus de sens pour nous parce qu'il répond à des sentiments qui nous sont devenus étrangers. *L'Imitation* garde la vérité relative qui est au principe de tout mysticisme. Le mysticisme est une réaction du sentiment et de la liberté intérieure contre le formalisme; aux rites, il oppose l'union directe de l'âme à Dieu; à l'autorité, aux dogmes mêmes, à tout ce qui est préjugé, routine, pur automatisme, la foi, la sincérité, l'allégresse d'un cœur fervent qui incessamment recrée son Dieu de son amour. Les violences que l'ascète exerce sur son propre corps ont quelque chose de matériel et de brutal qui nous répugne, le mystique ne songe qu'à purifier son cœur, qu'à en faire vraiment le sanctuaire de celui qu'il aime et dont, au terme, il ne se distingue plus, s'il est vrai que tout son être s'absorbe dans l'amour divin et que l'amour ne laisse plus distinguer l'amant de l'aimé. La psychologie de *l'Imitation* est profonde et délicate: elle trahit l'homme « spirituel » qui, les yeux fermés aux choses extérieures, se recueille et s'observe, vit dans une perpétuelle surveillance de ses pensées et de ses sentiments, en discerne les transitions et les nuances. Il sait les alternatives inévitables de confiance et de décourage-

ment, de joie et de défaillance, les heures de grâce et de tentation, le danger, qu'exagère la solitude, de désespérer, les idées sombres qui passent sur l'esprit comme des nuées d'orage, le plongent dans le doute et les ténèbres, et il sait les remèdes, la patience, la résignation, la douceur, un art de ne point insister sur ces états, de ne les point grossir et fixer par l'attention, d'en détourner la pensée ou d'y voir des épreuves salutaires. Le rythme de la vie affective, dont le ton, tour à tour et sans cause apparente, s'élève et s'abaisse, nous exalte et nous déprime, reste la loi de la vie morale, quel que soit l'idéal qui nous sollicite. Il est bon encore — puisque nous sommes tentés de l'oublier — que nous soit rappelée cette vérité, que nous devons réaliser en nous-mêmes le bien moral que nous voulons voir se réaliser en dehors de nous. Ne comptons pas trop sur l'égoïsme, sur la peur, sur l'intérêt : il est à craindre qu'ils ne fassent pas dans l'avenir ce qu'ils n'ont pu faire dans le passé. Si nous voulons que la justice règne dans les rapports sociaux, que la justice d'abord soit en nous une vertu ; si nous voulons que la paix règne entre les hommes, faisons-nous des cœurs pacifiques : « Commencez par bien établir la paix en vous-mêmes et vous pourrez ensuite la procurer aux autres. » (11,3). La raison collective pourra de mieux en mieux prévoir et prévenir les occasions de conflit ; les lois ne pourront jamais que limiter le champ et atténuer les formes de la haine et de la guerre.

Mais, psychologiques ou morales, les vérités que nous pouvons recueillir de *l'Imitation* sont plus générales que sa doctrine de la vie : loin d'en dépendre, elles s'en détachent. Nous n'avons que faire d'une morale dont l'idéal est la vie du cloître et la vertu du

moine. Quelle est la fin à laquelle l'auteur de *l'Imitation* subordonne toutes ses pensées et tous ses actes ? Son salut personnel ; il veut « ne penser qu'à Dieu et à son salut », il veut « vaquer à son salut en toute liberté d'esprit ». Quel est le mobile qui lui donne la force des difficiles vertus qu'il pratique ? Le souci encore de son salut, la perpétuelle inquiétude des sanctions futures, l'espérance du bien infini qui anéantit tout nos biens périssables, la crainte des supplices « sans repos ni consolation », qui font légères nos épreuves d'un jour. La vraie vie n'est pas la vie présente, mais la vie éternelle. Toute la sagesse tient dans la méditation de la mort qui, nous détachant de tout ce qui doit mourir, ne laisse de vivant en nous que ce qui déjà, hors de l'espace et du temps, nous fait citoyens de la cité céleste.

L'idéal reste l'anticipation de la mort par la violence faite à la nature qui s'identifie avec le péché : « Les saints Pères du désert ont été donnés de Dieu pour modèles à toutes les personnes religieuses » (1, 18). L'illusion, mère de toutes les vertus, est celle qui par nos penchants nous attache à la créature : « Celui-là est vraiment prudent qui regarde toutes les choses de la terre comme du fumier pour gagner Jésus-Christ. » A quoi bon savoir nourrir son esprit de la vaine science des choses qui passent ? « Au jour du jugement, on ne nous demandera pas ce que nous aurons lu, mais ce que nous aurons fait. » Aimons tout ce qui répugne à l'homme de la chair, l'humilité, les larmes, l'abaissement : « C'est un grand avantage de vivre dans l'obéissance, d'avoir un supérieur et de n'être pas le maître de ses actions. » Surtout aimons le silence, cherchons la solitude pour prier et pour pleurer : « Comportons-nous sur la terre comme un voya-

geur et un étranger qui n'a point d'intérêt aux affaires de ce monde »; séparons-nous de la société des hommes, craignons la contagion de leurs exemples et de leurs péchés, craignons l'orgueil, ce penchant naturel qui nous porte à être aimé et admiré de nos semblables : « Pour devenir un homme intérieur et spirituel, il faut se retirer de la foule;... les plus grands saints évitaient autant qu'ils le pouvaient la compagnie des hommes, et leur choix était de servir Dieu dans la retraite. »

Il ne convient pas de parler légèrement du vieux moine inconnu qui, dans l'étroite enceinte de sa cellule, les yeux fermés aux belles images, de la seule richesse de son âme, sut faire jaillir le trésor de sentiments et d'émotions qui peuplèrent sa solitude et lui découvrirent le secret des grandes amours (111,5). Auprès de lui, les chrétiens pressés, qui courent après tout ce qui passe, font l'effet d'imposteurs inconscients. Mais son idéal ne peut plus être le nôtre : son souci exclusif de la perfection individuelle, sa retraite, son éloignement des hommes, sa prétention de vivre dans la seule compagnie de Dieu et des anges, son inquiétude de son salut, sa charité même nous paraissent les formes raffinées de ce haut égoïsme qui retire les saints, les savants et les sages dans leurs spéculations ou dans leurs rêves. Sans le soupçonner, le bon religieux rapporte toutes ses vertus à lui-même : « Pour jouir de la paix et d'une véritable union avec Dieu, *il faut que vous vous regardiez seul et que vous comptiez pour rien tout le reste* » (11,5). Sous ces aspects multiples, de la cellule du moine au laboratoire du savant, de l'atelier de l'artiste au cabinet du philosophe, le mysticisme est la grande tentation. On veille sur son âme, on éloigne d'elle tout ce qui l'humilie-

rait, on la nourrit de belles formes, de belles pensées et de beaux sentiments, on la revêt de pureté et de sagesse et, ainsi parée, on la mène dans la meilleure compagnie, dans le paradis de Dieu, qu'emplit le chœur des anges, dans le ciel intelligible de la Vérité, de la Beauté, qu'habitent, sereines, les idées et les lois.

Cette morale n'est qu'un art de mutiler la vie, sous prétexte de n'en garder que les formes les plus hautes. Il faut accepter la vie et la vivre toute entière. Notre morale est vaillante et simple; il lui arrive d'avoir les mains calleuses, et elle se résigne à la mauvaise compagnie, je veux dire à la compagnie des hommes. Elle n'est pas toute dans la contemplation du parfait et de l'éternel, elle affronte le spectacle du mal et de la laideur pour les combattre et pour en triompher. Elle ne se tient pas les mains toujours croisées dans l'attitude de la prière, elle manie les rudes outils, elle travaille, elle laboure, elle retourne la terre pour lui confier la semence des moissons de l'avenir.

Si l'imitation de Jésus, telle que put la rêver un moine du treizième siècle, a subi cette loi du temps à laquelle rien d'humain ne résiste, Jésus lui-même ne reste-t-il pas aussi vivant dans ses paroles et dans ses actes, avec le privilège divin de l'éternelle jeunesse? Si les vieux livres, qui édifièrent les chrétiens d'autrefois, ne font plus guère qu'amuser la curiosité des érudits les Évangiles ne restent-ils pas le livre par excellence, le livre auquel notre sagesse nouvelle n'a rien pu enlever de son charme et de son efficacité morale?

Le respect des croyances qu'on ne partage pas ne peut aller jusqu'à l'obligation de se mentir à soi-même et aux autres. Je n'ai point à entrer dans le

détail des beaux travaux de l'exégèse moderne, à faire la part du mythe, de la légende et de l'histoire, à chercher à quelle date, dans quelles circonstances, sur quels documents nos Évangiles ont été composés. Je les prends simplement, naïvement, tels qu'on nous les donne, sans m'embarrasser des problèmes complexes que soulève leur composition, et, en face des textes, exerçant mon libre jugement, je me demande ce que leur laissent de vérité et d'action possible sur les âmes les progrès de la science et de la conscience humaine. On lit moins les Évangiles qu'on ne les célèbre. Prenez un des synoptiques ; en le lisant effacez ce qui désormais nous laisse indifférents ou même blesse notre conscience, les généalogies, les miracles, telle ou telle parabole, effacez encore les petits contes, qui, greffés plus tard de poésie et d'images charmantes, amusent la fantaisie, vous serez surpris de voir le petit volume se réduire à quelques pages. Mais si peu que nous sachions de l'histoire réelle de Jésus de Nazareth, de ces pages se dégage une figure morale dont le charme ne cessera pas d'agir, une pure conscience qui, dans sa candeur géniale, au delà des préjugés de sa race et de ses propres illusions, découvre et nous révèle le secret de toute conscience humaine.

Si nous nous refusons la liberté d'interpréter les mythes, si nous les prenons à la lettre, la seconde personne de la Trinité, le Logos éternel, ne nous intéresse pas plus que les hypothèses de la métaphysique alexandrine. Nous n'avons rien de commun avec cet être transcendant qui vient sur la terre donner la comédie humaine, jouer la tentation, la souffrance et la mort : nous n'avons rien à apprendre de lui. La vie morale n'a quelque chose de tragique que par

e sérieux des épisodes et l'incertitude du dénouement (1).

Pas plus que le Dieu, le Juif en Jésus n'a d'intérêt pour nous. Tout ce qui dans les Évangiles est proprement juif, tout ce qui répond à l'orgueil de ce petit peuple, à sa prétention d'être le peuple élu entre tous, nous paraît ridicule. Toutes les mythologies, celle qui fait garder les troupeaux d'Admète par Apollon, aussi bien que celle qui fait de Dieu un charpentier de Nazareth, répondent à la conception d'un petit monde où l'on circule sans trop de peine du ciel à la terre. Jésus partage les préjugés de son peuple. Il dit à la femme cananéenne : « Je n'ai été envoyé qu'aux brebis de la maison d'Israël qui se sont perdues. » Eh quoi ! déranger le fils de Dieu pour si peu ! Et il ajoute des paroles dures et blessantes : « Il n'est pas juste de prendre le pain des enfants et de le donner aux chiens. » Il partage le préjugé juif, au moment où il s'en affranchit et annonce la conversion des gentils : « Avez-vous lu dans les Écritures : *la pierre qui a été rejetée* (les gentils) par ceux qui bâtaient est devenue la pierre d'angle. » L'attente du Messie est une des formes de l'illusion qui porte Israël à se croire le favori de l'Éternel. Le fils de David, le roi des Juifs, le Messie venant annoncer le jour prochain de Jéhovah, où les étoiles tomberont du ciel comme des lampes suspendues au bleu plafond de la terre, ce héros d'une aventure extraordinaire, qui naît d'une

(1) Il est vrai que le 4^e Évangile (Jean) seul donne à Jésus le caractère métaphysique en l'identifiant avec le Logos. Dans les synoptiques, Jésus ne se donne jamais comme Dieu, ni comme identique ou égal à Dieu, ce qui sans doute lui eût paru, comme à tout Juif, le plus abominable des blasphèmes. Il ne veut même pas être appelé bon. « Pourquoi m'appelez-vous bon ? Dieu seul est bon. »

vierge, est nourri par les anges, ressuscite d'entre les morts, monte au ciel et, avant que passe une génération, doit apparaître sur les nuées dans l'éclat de sa gloire, ce Jésus, s'il vit dans notre fantaisie, est étranger à notre conscience.

Si nous ne pouvons plus prendre intérêt à tout ce qui n'exprime en Jésus que les préjugés et les superstitions de son peuple, que dire des longs récits de miracles qui se retrouvent dans tous les synoptiques, qui notamment encombrant l'Évangile de Marc, — celui qu'on nous donne comme le plus ancien, — jusqu'à l'occuper presque tout entier? Le miracle, qui longtemps fut donné comme preuve de la doctrine, aujourd'hui la compromet. Les philosophes à demi-chrétiens qui, pour mieux honorer Jésus, le font à leur image, insinuent que la crédulité populaire lui a attribué des actes auxquels il n'a pas consenti. Aux Pharisiens qui, pour croire, lui demandaient « un prodige dans le ciel » (Marc, VIII, 12), n'a-t-il pas répondu avec colère : « En vérité, je vous le dis, il ne sera pas donné de prodige à ces gens-là. » Il est possible qu'une parabole charmante ait été parfois changée en un miracle absurde (multiplication des pains). Mais Jésus n'était ni un savant ni un philosophe, il ne connaissait d'autre loi du monde que la volonté de son père, et il croyait à la lettre que la foi transporte les montagnes. Son originalité est d'avoir pu fondre en une figure harmonieuse des traits que nous ne saurions plus accorder. Il n'en est pas moins vrai que nous éprouvons un véritable malaise à voir le moraliste du Sermon sur la montagne s'abaisser au rôle de thaumaturge et de guérisseur, changer l'eau en vin, frotter de salive les yeux d'un aveugle, marcher sur la mer, ressusciter les morts,

suivi à travers les rues par une foule de gens « qui cherchaient à le toucher, parce qu'il portait en lui une vertu qui les guérissait tous ». (Marc, vi, 19.) Nous savons trop en quelle compagnie d'illuminés et de charlatans de tels prodiges compromettent Jésus. Que dire quand le miracle n'a guère de prodigieux que son ridicule ? Jésus ayant passé le lac de Tibériade, un homme, possédé de l'esprit impur (Marc, v, 1-17), sort des tombeaux où il faisait sa demeure et se précipite vers lui. Le diable, mal avisé, au lieu de se taire, se prosterne, supplie : « Qu'y a-t-il entre vous et moi, Jésus, fils du Dieu très haut ? Je te conjure par Dieu (!) de ne pas me tourmenter. » Le singulier diable ! Jésus lui demande alors : « Comment t'appelles-tu ? » Et ce diable facétieux lui répond par une façon de calembour : « Je m'appelle Légion, parce que nous sommes plusieurs » ; et il le prie avec insistance de ne pas le chasser du pays. « Or il y avait là un grand troupeau de pourceaux qui paissaient le long des montagnes, et tous ces démons le suppliaient disant : « Envoyez-nous dans ces pourceaux, afin que nous y entrions. » Sans prévoir les conséquences de cette concession, j'aime du moins à le croire, « Jésus le leur permit, et ces esprits impurs sortant de l'homme entrèrent dans les pourceaux ; et tout le troupeau de la hauteur se précipita vers la mer ; ils étaient environ deux mille, et ils se noyèrent dans la mer. » Le troupeau était bien noyé, mais les démons ? Quoi qu'il en soit, les porchers s'enfuirent, courant porter la nouvelle à la ville voisine, et, sans réclamer d'indemnité, les habitants prièrent le sorcier redoutable de quitter leur pays. La terreur sans doute les empêcha de l'assommer.

Discuter, résister, laisser perdre le mythe, la légende,

tout ce qui fait la parure de la vérité, tout ce qui lui ajoute un charme sensible, la confond avec la beauté et permet à l'art de lui prêter ses enchantements, n'est-ce pas perdre le meilleur des Évangiles, ce qui vraiment a séduit l'humanité ? Pour jouir d'une légende, il ne faut pas la prendre lourdement à la lettre, il faut la laisser vivre dans sa propre fantaisie, s'y transposer, y devenir le symbole de pensées nouveaux. Mais le Jésus de la conscience moderne, celui qui, dans notre langue, nous parle de nous-mêmes, de nos devoirs et nous reste un vivant exemple, n'est ni le Dieu, ni le Messie, ni le thaumaturge ; c'est le Jésus qui continue les grands prophètes en élargissant leur pensée, en la purifiant du nationalisme ; qui ne se lasse pas de répéter la grande parole qu'Osée met dans la bouche de Jéhovah : « Je veux la miséricorde et non le sacrifice » ; l'ennemi de tout formalisme, l'homme de la libre conscience, qui contre les autorités invoque « cette lumière qui est en chacun et qu'il ne doit pas laisser obscurcir » ; qui, aux prescriptions de la loi, oppose le sentiment intérieur ; qui, franchissant les rites et les dogmes, fait de la religion une vie et non un automatisme de gestes sacrés et magiques.

Le Jésus de la conscience moderne est l'adversaire des Pharisiens, qui, au scandale des Pharisiens de tous les temps, proclame que « le Sabbat est fait pour l'homme et non l'homme pour le Sabbat » ; celui qui lutte contre les prêtres, condamne « les hommes à longue robe qui, sous prétexte de prières, dévorent les maisons des veuves », et chasse les marchands du temple ; l'homme simple et brave qui, sans efforts, s'élève au-dessus des préjugés et des conventions du pharisaïsme social, mange avec les gens de mauvaise

vie, publicains et prostituées ; qui ne veut pas qu'on désespère d'une âme ni qu'on la désespère ; qui refuse de juger la femme adultère et d'un mot disperse ses accusateurs : « que celui qui est sans péché lui jette le premier la pierre » ; le pauvre volontaire qui condamne les riches sans rémission ; l'hérétique, qui aime les hérétiques, les humiliés de l'orthodoxie orgueilleuse et sûre d'elle-même ; qui fait définir « le prochain », non par les paroles mais par l'acte du bon Samaritain (1), relevant et soignant sur la route de Jéricho le Juif blessé, auprès duquel passent indifférents deux Juifs, deux hommes d'église, un lévite et un prêtre ; qui enfin, au puits de Jacob, dit à une femme samaritaine, et à quelle femme ! sa plus belle parole, celle qu'il est toujours l'heure d'opposer à ceux qui, en son nom, matérialisent Dieu, localisent sa présence et sa grâce dans des sanctuaires privilégiés et, trafiquants de miracles, rabaisent la religion au fétichisme des premiers âges : « Femme, croyez-moi, voici que vient le temps où ce ne sera plus sur cette montagne ni dans Jérusalem qu'on adorera le Père ; mais le temps vient et il est déjà venu, où les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité. »

Le Jésus de la conscience moderne est avant tout le Jésus de la Passion, l'annonciateur de vérités nouvelles, le prophète du Dieu père et de la fraternité, le juste qui, pour avoir dénoncé les erreurs traditionnelles et fait appel à la conscience humaine, a conjuré contre lui toutes les puissances de ce monde, prêtres, princes du peuple, riches et Pharisiens. Si Jésus est Dieu, s'il a une double nature, si l'avenir est pour lui

(1) Les Samaritains sont des hérétiques que méprise l'orgueilleuse orthodoxie juive.

sans mystère, si le Logos assiste impassible aux souffrances et à la mort de l'humble Galiléen et les contemple dans l'éternel, cette comédie ne nous intéresse pas plus que le meurtre d'Adonis et sa renaissance au printemps. Mais il n'en est rien; Jésus, en ses derniers jours, est ce que nous sommes, un être en qui luttent la chair et l'esprit, qui souffre et qui pleure, qui hésite, qui doute, et qui librement accomplit le sacrifice : et c'est pourquoi dans sa mort, comme dans celle de Socrate, il y a quelque chose d'universellement humain qui nous concerne et nous touche, nous est un enseignement et un exemple.

La scène du jardin des Oliviers n'a pu être inventée, par cela même qu'elle contredit l'idée du Messie divin et triomphant; si elle n'a pas disparu des synoptiques, comme elle a disparu de l'Évangile de Jean — qu'on peut appeler l'Évangile du Verbe, du Logos — c'est qu'elle était demeurée vivante dans la mémoire des disciples et s'imposait à leur souvenir. En cette froide nuit de Gethsémani, Jésus vécut l'heure la plus cruelle de sa vie, l'heure décisive aussi. Pour la première fois se pose devant lui le douloureux problème que sa foi naïve avait résolu, sans même le voir, par l'allégresse d'un cœur tout possédé de l'amour du Père céleste; il découvre le mal. Le présent l'enferme dans ses ombres impénétrables, il s'interroge avec angoisse, il cherche son rêve de fraternité et d'amour : ses ennemis veillent et conjurent sa mort, ses disciples dorment, il est seul. Alors « il est saisi de frayeur, il est pénétré d'une extrême affliction, et son âme est triste jusqu'à la mort ». Et, devant cette mort qu'il sent approcher, dans l'épouvante des ténèbres qui couvrent ses yeux et sa pensée, sa chair frissonne : « Mon père, tout vous est possible, éloignez

de moi ce calice ! » Mourir avec la certitude d'avoir raison serait facile ; mais les cieux se taisent, et la terre, par toutes ces voix, dit : non. Là est l'angoisse suprême. Le plus dur n'est pas d'être insulté, frappé, meurtri, de sentir les clous entrer dans sa chair et, sur le bois de douleur, le vertige du sang qui se trouble dans son cours ; le plus dur, c'est la haine de ceux qu'on aime, de ceux avec qui l'on voudrait partager sa foi et son espérance, c'est la négation de ce qu'on croit le vrai par tant de bouches humaines, c'est la violence, la brutalité, la méchanceté, tout ce qui fait douter de ce bien pour lequel on meurt. La grandeur de Jésus est d'avoir choisi le sacrifice et la mort pour la justice et la vérité, non parce que cela était écrit, parce qu'il n'avait revêtu un corps que pour l'immoler, dans la conscience transcendante de son triomphe réel, nécessaire, mais sans savoir, dans l'angoisse, avec toutes les raisons de désespérer, et c'est d'être mort sur cette grande parole de doute et de foi, qui, en en faisant un homme, l'élève à la plus haute dignité humaine : « Mon Dieu ! Mon Dieu ! pourquoi m'avez-vous abandonné ? » La Passion est plus qu'un mythe, plus qu'un symbole, elle est l'acte réel d'un homme qui nous montre élevée à une hauteur tragique l'alternative qui se pose à chacun de nous.

(A suivre)

GABRIEL SÉAILLES.

Ustensiles de Ménage & Objets d'Utilité domestique à Pompéï

(Conférence faite à *la Coopération des Idées*.)

CONCLUSION

Vous venez de voir défiler devant vous, au cours de ces deux causeries, des objets d'utilité domestique qui allient les lignes les plus pures aux formes les plus ingénieusement pratiques. Eh bien, j'ai ici les catalogues pour 1903 d'articles de ménage et de batterie de cuisine du *Bon Marché*, de la *Ménagère*, d'Allez frères ; j'y trouve absolument les mêmes genres d'ustensiles : bouillottes, bains-marie, bassines, casseroles, écumoirs, moules, poissonnières, plats à œufs, poêles à frire, pots au feu, pots à lait, rôtissoires, grils, coquilles à rôtir, réchauds, lampes, lanternes, bidons à huile, balances de ménage, etc. ; mais c'est avec une certaine humiliation pour notre époque que je feuillette ces vignettes, spécimens d'une implacable et désespérante uniformité, vulgaires et lourds, camelote de bazar aussi coûteuse qu'incommode (j'en appelle aux ménagères ici présentes). Il est indubitable que si, en regard des merveilles projetées sur cet écran, les bazars non seulement de Paris, mais de Londres, Berlin, New-York exhibaient leurs produits, ils seraient honteusement battus par les débris souvent à demi-calcinés de cette petite ville ensevelie il y a deux mille ans sous les cendres du Vésuve et qui, de son temps, n'était guère plus importante que la plus modeste de nos sous-pré-

fectures. Et pourtant il s'agit des objets les plus usuels, les plus essentiels à notre vie et qui constituent le milieu domestique et familial où nous nous mouvons. Mais de ce milieu l'art est, de nos jours, absolument exclu. Jamais civilisation n'a plus que la nôtre prôné en paroles le rôle de l'art. En fait, elle a soigneusement éliminé l'art de la vie courante et l'a relégué dans ces froides nécropoles officielles qu'on appelle des musées. Eh bien, je vous en parle d'expérience, lorsqu'on a visité le Louvre et toutes les galeries d'Europe, lorsqu'on a passé des loges de Raphaël du Vatican aux Rembrandt d'Amsterdam, de la pinacothèque de Dresde aux Velasquez de Madrid, lorsqu'on a rapporté de toutes ces pérégrinations bien des admirations, et aussi quelques migraines, peut-être le souvenir où l'on se reporte avec le plus de tendresse est celui de cet après-midi où, dans un coin perdu des ruines de cette antique bourgade de la Campanie, émergeant au bout de deux mille ans de son linceul de cendres, un ouvrier qui grattait la terre avec ses ongles vous a tendu une pauvre lampe encore toute poussiéreuse. Oh ! ce n'est pas le lampadaire damasquiné d'or, constellé de gemmes d'un Diomède ou d'un Vettius, non ! c'est le modeste lumignon du plus humble artisan de la ville, éclairant quelque misérable échoppe ; mais l'anse est formée par un enroulement capricieux de pampres chargés de raisins qu'une chèvre tâche de brouter, tandis que le flanc de la lampe imite le contour d'un adorable corps féminin ; mais, dans la matière vile et sans valeur, on sent palpiter l'allégresse de vivre de l'obscur travailleur anonyme qui modela cette merveille pour son usage ; mais il y frissonne encore une telle ferveur d'amour de la beauté, une telle joie créatrice, que si l'on a au cœur quelque culte pour

notre humanité toujours vibrante, toujours frémissante à travers les âges, on élève cette simple lampe d'argile à la lumière du jour, on la palpe dans des mains tremblantes et l'on comprend alors que l'art ne consiste pas uniquement dans les chefs-d'œuvre isolés au quatre coins de l'Europe dans des salles de musées comme en autant de chapelles, objets d'admiration, et de culte, bien souvent de commande, mais que l'art véritable existe là seulement où il pénètre la vie sociale et la vie privée, là où il accompagnait l'individu dans les plus sérieuses de ses actions comme dans les plus insignifiantes et les plus journalières, là enfin où il enveloppait sans distinction toutes les existences humaines dans une même atmosphère de tendresse et de beauté.

Concevoir un tel art et le réaliser, c'est ce qui demeure interdit à toute société esclave, c'est-à-dire à toute société, quelle que soit sa forme politique, où la conscience des devoirs et des droits sociaux de l'individu est oblitérée et où la rigueur des conditions du travail, réduisant toutes les énergies à la poursuite exclusive de fins immédiates, nécessités de gîte et de pâture, tarit chez le travailleur la source vive de la spontanéité et enserme toutes ses actions dans les mailles d'un déterminisme de fer.

Je n'ignore pas qu'à cette place bien des conférenciers, apôtres du progrès fatal, ou politiciens optimistes, vous ont dit, pour vous démontrer la supériorité des temps modernes : « Dans l'antiquité grecque ou latine il y avait l'esclavage, et l'esclavage c'est la barbarie. » J'ai déjà répondu ici même à cette objection ; permettez-moi de le faire de nouveau et en me servant absolument des mêmes termes, depuis lors encore plus fortifiés dans ma pensée et dans ma conscience.

Dans l'esclavage, il y a le mot et il y a la chose. Certes, le mot existait chez les anciens. Eux seuls apparemment ont mis hors du droit les peuplades lointaines conquises. Mais dans l'esclavage, il y a aussi la chose, c'est-à-dire l'évocation d'un travail physique sans joie, sans éclaircie, jusqu'à la mort, poursuivi à travers les fatalités des épidémies organiques ou morales dues à l'insalubrité des logements à l'air vicié, aux boissons toxiques et mortelles ; c'est l'évocation d'innombrables existences dont la nature est absente, c'est-à-dire d'existences contre nature. Oui ! dans l'esclavage il y a le mot et il y a la chose. La chose peut encore exister dans une société où le mot a été supprimé.

Je dis donc qu'une société servile ne pourra jamais en art faire qu'une œuvre servile ; il lui sera interdit de s'affirmer par un style libre et personnel. C'est ainsi qu'elle imitera, non sans lourdeur, maintes décorations pompéiennes, et l'on croira naïvement qu'elle a créé le style empire. Oh ! je sais bien que je parle au sein du faubourg Saint-Antoine, qu'ici, plus que partout ailleurs, il est toujours possible, pour un amateur riche qui y met le prix, d'obtenir des objets de luxe et d'opulence ; mais je sais aussi que l'ouvrier d'art, travaillant uniquement pour de l'argent, reste étranger à une œuvre qui est destinée à lui rester toujours étrangère, et je sais que si on peut ainsi avoir de lui des ouvrages habiles, techniquement impeccables et même somptueux, il leur manquera toujours ce charme indéfinissable, cette grâce spontanée et, parmi tant d'autres caractères distinctifs des objets de Pompéi, un surtout, l'intimité ; car l'intimité est l'appropriation harmonieuse d'un objet à son milieu et aux joies qu'il représente, et pour la réaliser il est clair que la première des conditions est de connaître

ce milieu et de ne pas s'en savoir pour toujours exclu.

Parfois, aux heures de révolte sourde ou de grève, un mot d'ordre se propage dans l'atelier, celui de gâcher l'ouvrage, le *sabotage*, d'ailleurs aussi dégradant qu'inefficace. Mais, à côté de ce sabotage transitoire et superficiel, il en existe un autre bien plus grave, car il est inconscient, involontaire, universel, car il atteint toute la production plastique de notre époque, et lourdement, par une sorte de justice immanente, il pèse sur toutes les classes de la société. De ce sabotage-là l'ouvrier n'est pas responsable.

Qu'on ne se flatte pas d'y porter remède par l'intervention de l'État, les subventions budgétaires, ou par les encouragements pécuniaires des particuliers, dont tout l'effet sera de multiplier le nombre des rapins officiels et des fonctionnaires médaillés des salons. La plaie est bien autrement profonde. Le mal esthétique n'est qu'un des aspects du mal social. C'est qu'en effet l'art véritable est la forme supérieure, *mais absolument naturelle* du travail manuel. L'art sort de la vie. Que le travail réorganisé devienne une fonction morale, la fonction sociale par excellence qu'il doit être, l'art rentrera dans la vie humaine et la pénétrera.

Ce qu'une génération donnera de justice à l'humanité, la génération qui suivra le rendra en beauté.

E. V.

Les Universités Populaires

Valence (Espagne). — La première université populaire en Espagne vient d'être inaugurée à Valence, avec le plus

grand succès. D'autres U. P. sont en voie de formation un peu partout.

U. P. de Besançon. — Elle est en pleine prospérité et compte actuellement 600 membres, dont 362 ouvriers. A signaler, parmi les adhérents non-ouvriers, 4 militaires, dont M. le général Dessirier, commandant le 7^e corps d'armée.

Maisons du Peuple de Lausanne. — Depuis le 15 novembre elle a créé une coopérative de consommation qui a déjà 160 membres acheteurs. Le Théâtre du Peuple est définitivement organisé. Il a représenté dernièrement *la Clairière*, de Descaves et Donnay; *le Chemineau*, de Richepin. En juin, il compte donner, en plein bois, *le Diable marchand de goutte*, de Maurice Pottecher.

Les Livres qui font penser

La Démocratie et l'Organisation des partis politiques, par Ostrogorski, 2 vol., 20 fr. (Calmann-Lévy, éd., 3, rue Auber). — C'est l'ouvrage de science politique le plus considérable de ces dernières années. Il me faut renoncer à l'analyser, — pour le moment du moins. Je ne veux pas attendre d'avoir entamé le deuxième volume pour le signaler à nos lecteurs. Cette œuvre, qui datera, se rattache, par le sujet, au livre fameux de Tocqueville, *la Démocratie en Amérique*, et, par la méthode, aux *Origines de la France contemporaine*. Comme précision d'analyse, valeur d'érudition, vigueur de pensée, j'ose dire qu'il les égale.

L'Oblat, par J.-K. Huysmans, 2 fr. 50 (Stock, éd., 27, rue Richelieu). — Un monde qui s'en va. Dans ce livre bizarre, le monachisme nous apparaît ce qu'il est vraiment, au moment même où il agonise, attirant et imbécile.

Ces moines sont des hommes. Ils ne sont pas les diables que représentent les feuilles anticléricales. Non plus, ils ne sont pas des saints. C'est en restreignant leur vie, et leur responsabilité, qu'ils ont restreint leurs passions. Le rapport

de la faiblesse humaine est resté le même. Il y a moins de vice au couvent parce qu'il y a moins d'action. S'il y a de la vertu, et il le faut penser, puisqu'elle effraye nos dirigeants, elle n'est que collective, une somme de pratiques automatiques.

Un Huysmans qui a renoncé délibérément à servir la raison, mais qui conserve sa faculté d'observer, on le conçoit, n'est pas moins curieux à pénétrer. Egoïsme ingénu de vieux célibataire, volupté d'artiste, relents de cuisine, érudition liturgique, mysticisme, il y a de tout dans sa conversion, hormis ce qui aurait un sens troublant pour nous : la Foi.

De ce livre vécu, il y aurait beaucoup à citer. C'est moins un roman qu'une « tranche de vie », ainsi qu'aimaient à le dire les naturalistes d'antan.

Mais, à tout le moins, lisons ceci ensemble. Il s'agit du curé que vient d'installer, auprès du couvent, Mgr Le Nordez, un « préfet violet », et d'un novice inquiet d'esprit :

« Mais, dit Durtal, il ne déparera pas du tout le personnel des séminaires, car vous n'ignorez point — et c'est là le péril de l'heure actuelle — que les plus intelligents des élèves sont, tous, des rationalistes... Cette nouvelle génération entend la foi à sa manière; elle en accepte et elle en refuse; elle n'a plus confiance dans les leçons de ses maîtres; ces jeunes gens sont de ceux qui prennent les lanternes pour des vessies. Le respect humain, l'orgueil, le désir de ne pas paraître plus crédules que les impies, les détraquent. Tous ces gaillards-là ont lu Renan. Ils rêvent d'une religion sensée, raisonnable, ne choquant pas le bon sens du bourgeois par des miracles. Ne pouvant nier ceux des Evangiles, car alors ils ne seraient plus catholiques, ils se rejettent sur ceux des Saints, et ils retournent, ils torturent, ils forcent les textes, afin de tâcher de prouver que les témoins oculaires et que les écrivains qui les narrent avaient tous la berlue ou étaient tous des imposteurs. Ah! ça nous prépare un joli clergé! — Et ce qui est étrange et qui sera la caractéristique de notre époque, c'est ceci : un mouvement mystique se dessine chez les laïques, et le mouvement inverse se produit chez les prêtres; eux font à reculons le pas que nous, nous faisons en

avant; les rôles sont renversés. Il finira par n'y avoir aucune entente possible entre les pasteurs et les ouailles!... Un clergé et des religieux sans mystique, quels troupeaux d'âmes mortes! »

Et Durtal ne se fait pas faute d'apprécier durement, où l'on retrouve parfois l'ancien commensal des soirées de Médan, les catholiques :

« Le bégueulisme imbécile, la peur de notre ombre, la haine de l'art, l'incompréhension de tout, l'inindulgence pour les idées des autres, nous le devons aux disciples de Jansénius, aux appelants. La passion des dévotionnettes, la prière sans liturgie, la suppression des offices soi-disant compensés par de grands saluts en musique, le manque de nourriture substantielle, le régime lacté des âmes, c'est des pères de la Compagnie de Jésus que nous les tenons. Les idées de ces irréconciliables ennemis ont fini par se fondre dans nos âmes en cet étrange amalgame d'intolérance sectaire et de pieusarderie féminine dans lequel nous nous désagrégeons.

« Avouons qu'en thèse générale les revendications que nous formulons sont plutôt hypocrites. Nous réclamons aujourd'hui la liberté, et nous ne l'avons jamais accordée aux autres! Si demain le vent tournait, si c'était un des tristes légumes récoltés dans nos potagers catholiques, qui supplantât Waldeck, nous serions encore plus intolérants que lui et nous le rendrions presque sympathique...

« Remarquez bien d'ailleurs que les jacobins qui nous oppriment ne sont pas issus d'un germe spontané; ils sont la résultante d'un état spécial; ils ont été engendrés par la faiblesse de notre foi, par l'anémie de nos prières, par la veulerie de nos instincts, par l'égoïsme de nos goûts. Ah! oui, les catholiques ont tout mérité; nous devons nous répéter cette phrase, chaque matin et chaque soir, à genoux, devant Dieu et devant les hommes! »

Vérité, par Emile Zola, 3 fr. 50 (Fasquelle, éd., 11, rue de Grenelle). — Tous nos lecteurs ont lu ou liront le dernier roman d'Emile Zola. L'annoncer suffit.

L'Un vers l'Autre, par L.-M. Compain, 3 fr. 50 (Stock, éd.). — Du féminisme insinuant. Sous la forme d'un ro-

man de lecture agréable, l'auteur nous présente habilement sa thèse. Trop habilement. Le féminisme est une révolte, et une révolte n'a d'excuse, précisément, comme l'amour et la haine, que si elle est irréfléchie et maladroite. Ce serait donc là un livre dangereux et que je ne recommanderais pas, si c'était, vraiment, ce qu'a voulu l'auteur, de conséquence sociale. Mais je n'y vois, heureusement, qu'une œuvre purement littéraire, d'analyse psychologique, à la manière de Paul Bourget, donc inoffensive. Paul Bourget écrivait les bréviaires de l'adultère pour les nobles dames du Faubourg. Ceci est du féminisme pour celles qui ont au moins dix mille francs de revenus. A partir de ce chiffre, la société n'est plus intéressée. Je veux dire que, dans une démocratie, la doctrine des gens qui ont au moins dix mille francs de revenus n'a, socialement, aucune importance. Pour l'exemple, il n'importe que leurs actes, — pas même, leurs apparences. La société, au fond, n'exige d'eux que l'hypocrisie.

Le conflit de Laure et d'Henri, nous le sentons seulement individuel, exceptionnel, — et c'est ainsi que nous découvrons l'erreur de l'auteur, qui conclut de l'individuel au social. Si Laure et Henri étaient seuls dans le monde, le féminisme de Laure se justifierait. Mais il y a la société. Laure et Henri, au contraire, ne sont pas. Et la société, si elle a sa logique, nous ne l'entendons pas encore. Nous savons seulement qu'elle n'est pas la même que la nôtre, et qu'elle a pour condition primordiale ce à quoi se doit subordonner les humeurs d'une jeune mariée, même si, ayant des brevets, elle prononce mieux l'anglais qu'un inspecteur d'Académie, même si elle a dix mille francs de revenus : l'ordre. C'est à ses exigences que nous avons à plier nos théories.

Pour l'ouvrière, par L. Varenne, 2 fr. (A. Picard et Kan, éd., 11, rue Soufflot). — Dans le peuple, à part quelques cas tératologiques, le féminisme morbide est inconnu. L'ouvrière endure des misères trop réelles pour songer à s'en créer d'illusoires. Dans l'action constante où elle est contrainte, avec le souci des siens et la responsabilité du ménage, elle n'a pas les loisirs de s'apitoyer sur elle-même et de « revendiquer ses droits ». Il n'en reste

pas moins qu'il y a encore beaucoup à faire, à arracher au destin malévole, pour que la femme, comme l'homme d'ailleurs, se grandisse par l'action et se libère par le devoir. Œuvre immense, qui se continue à travers les siècles, et devra se poursuivre jusqu'à la consommation ! La négliger ou la nier n'est pas la terminer.

Ce précieux petit livre, écrit pour les ouvrières, par quelqu'un qui les connaît bien et sait les aimer comme il convient, le rappelle. Avec un sens pratique admirable, une connaissance parfaite de la vie populaire, de ses nécessités présentes, l'auteur fournit aux femmes du peuple des indications pour leur conduite et leur action. Tout serait à signaler, rien n'est à retrancher. S'il est répandu comme il faut qu'il le soit, ce livre contribuera à faire de la femme du peuple un véritable individu social, dont la claire raison ne se laissera obscurcir, et pour plus de lumière après, que par le cœur : la compagne du citoyen, la mère qui ne chargera pas l'État de ses devoirs, la prêtresse sacrée du foyer reconstitué, gardienne des mœurs, source vive de volonté, d'énergie, d'abnégation, créatrice des saints, des génies et des héros. Dans la démocratie organique, la fonction de l'homme sera de réaliser l'harmonie de l'ensemble par le progrès des parties; celle de la femme, de réparer, de nourrir, d'exalter les forces, d'agir, d'inspirer les âmes par l'organisation du bonheur, à tout le moins du repos familial. C'est en ce sens que sera toute éducation féminine.

Mlle Varenne l'a compris. Ce qu'elle voudrait donner à la jeune ouvrière, c'est d'abord une conception et une direction de la vie. Premier point. Même pour battre les œufs d'une omelette convenablement, je veux dire avec cœur, il faut quelque grande idée qui illumine cette fastidieuse besogne. Il y a, à ce sujet, quelques lettres de Mme Carlyle que l'éditeur aurait dû reproduire. L'idée de la solidarité sociale suffit-elle ? L'auteur l'affirme. Il y aurait quelques distinctions et réserves à formuler.

Dans le chapitre sur « la vie matérielle », l'auteur accumule les conseils et les recettes, sur l'hygiène, le nettoyage, la cuisine, la toilette, la propreté, la décoration du logis, l'épargne. Tout cela est ignoré en partie, tout cela est à connaître. En deux pages sont expliqués, en passant, les

avantages qu'ont les ménagères de s'approvisionner aux coopératives. Pour la toilette, je cite : « Il n'est pas défendu de viser à plaire. Mais ne nous trompons pas sur les moyens à employer pour réussir. Ce n'est ni la couleur éclatante de l'étoffe, ni la richesse du tissu, ni la profusion des garnitures qui donnent de l'élégance à un costume ! Cette élégance est toute dans la coupe, dans la simplicité et la sobriété des ornements, elle est aussi dans la grâce de celle qui la porte, et la démarche, le maintien n'y sont pas étrangers. On peut admirer la toilette d'une femme coquette, mais sa personne elle-même ne nous émeut pas, parce qu'il n'y a pas d'âme sous ces riches vêtements. L'amour du luxe étouffe en elle toute pensée sérieuse, tout sentiment généreux. »

L'auteur ne s'en tient pas aux occupations matérielles. Elles viennent d'abord, parce qu'elles sont les plus pressantes ; mais le chapitre suivant est consacré à l'activité intellectuelle. La lecture est importante, et le choix des livres est difficile. L'auteur nous donne une liste. Il y a mieux. Mais l'essentiel est de prendre le goût des lectures substantielles. La lecture en commun dans la famille est recommandée avec raison. « S'aimer les uns les autres ne suffit pas, il faut penser les uns comme les autres, les uns avec les autres. » Les conférences, l'Université populaire, — l'auteur définit exactement l'Université populaire, qui, étant éducatrice, doit être, en dehors des partis, toute de tolérance. Des pensées justes sont exprimées sur la conversation, la méditation.

L'auteur passe ensuite à « la vie esthétique », et nous parle des promenades, des voyages, des vacances d'ouvriers. Tout cela est permis aux plus pauvres, par l'association. Les musées, les théâtres et concerts du peuple purifieront le goût. L'auteur reproduit le programme d'un des concerts de *la Coopération des idées* pour montrer ce qui a déjà été fait. Les arts d'agrément sont aussi utiles. La jeune fille apprendra à chanter, à réciter, à décorer le logis.

« La vie morale » constitue le dernier chapitre. Ne pouvant extraire tant de bonnes pensées, je citerai ceci : « La doctrine de l'union libre implique la souveraineté, l'infailibilité de la passion. Comme cette thèse est fautive, il est nécessaire que la loi intervienne pour maintenir la

passion dans des règles générales. La véritable union, c'est l'union morale; or, cette union morale est plus facile à réaliser dans le mariage que dans l'union libre. Lorsqu'on se sait unis pour la vie entière, on met en commun projets, travaux, espérances, joies, chagrins; en un mot on poursuit les mêmes jouissances morales comme les mêmes satisfactions matérielles; et les années ne font que fortifier les sentiments qui ont présidé à l'union légale. Avec l'union libre, cette communauté morale est impossible: lorsqu'on sait qu'en cas de désaccord on peut se séparer, fera-t-on tous les petits sacrifices d'humeur, de goût, qui maintiennent la concorde dans le ménage? » Tout, dans ce livre, est marqué fortement de ce coin.

Mlle Varenne aura su montrer aux femmes que, dans l'activité que leur assignent impérieusement la nature et la société, il y a un large champ, où leur cœur, leur intelligence peuvent se donner du jeu. Son livre peut beaucoup de bien. Notre devoir est de le propager autour de nous.

Œuvres en prose, de Percy Bysshe Shelley, traduites par Albert Savine, 9 fr. 50 (Stock, éd.). — Complément intéressant des œuvres poétiques. Bien des chapitres sont encore d'actualité. Il y en a de puissants: « Appel au peuple irlandais », « Réfutation du déisme », « Adresse au peuple sur la mort de la princesse Charlotte », sur l'amour, sur la philosophie.

Les Neuf Ans d'un sénateur (1894-1903), par Joseph Fabre, 2 vol., 7 fr. (F. Alcan, éd.). — Un bon document pour servir à l'histoire politique de ces derniers temps. Voici un parlementaire qui agit, qui pense, qui a des convictions fortes. De plus, ce républicain vieux jeu a des principes, et il aime la liberté, il réclame et pratique la pensée libre, le respect de toutes les croyances. Il a donc été battu par le suffrage restreint, comme il l'eût été par le suffrage universel. C'est le contraire qui eût été suprémat.

Œuvres complètes du comte Léon Tolstoï, 2 fr. 50 (Stock, éd.). — Ce tome V comprend: *Le Journal d'un*

marqueur; Une Tourmente de neige, Albert; Du Journal du prince Nekhludor; Le bonheur conjugal.

Germaines et Slaves. Origines et croyances, par André Lefèvre, 3 fr. 50 (Schleicher, éd., 15, rue des Saints-Pères). — M. André Lefèvre, dont la science est immense, étudie dans ce livre les origines préhistoriques et la mythologie des peuples germaniques et slaves. Il suit les mouvements de ces peuples (organisation sociale, coutumes, mœurs, formation des langues, invasions, influences gréco-romaines), jusqu'au moyen âge. C'est là un livre de bibliothèque pour les universités populaires.

Les Congrégations religieuses et la loi française du 1^{er} juillet 1901, par Eug.-A. Naville (Schleicher, éd.). — Il paraît que les protestants de Genève étaient défavorables à la loi contre les congrégations. M. Naville s'efforce d'établir que la « loi sur les associations du 1^{er} juillet 1901 n'est pas une atteinte aux croyances religieuses et que ce n'est pas le but religieux des congrégations qu'elle vise. Seulement toute son argumentation repose sur une conception, qui lui est propre, de la religion, de l'association, de l'État, de la liberté, de la démocratie, — et que, pour ma part, je n'accepte pas, n'étant ni Suisse, ni protestant, ni étatiste. Qui a raison, sinon la liberté ?

Le Budget et la Politique étrangère de la France, 1 fr. (Cornely, éd., 101, rue Vaugirard). — L'idée est excellente d'avoir réuni en cette brochure les discours prononcés à la Chambre, du 19 au 29 janvier dernier, par MM. Paul Deschanel, d'Estournelles de Constant, Jean Jaurès et A. Ribot. Document à conserver.

G. DEHERME.



Le Directeur-gérant : G. DEHERME.

En vente à la « Coopération des Idées »

France

	Franco	
<i>Un Pessimiste français</i> , par G. Deherme.	0 25	0 30
<i>Tolstoï</i> , par Suarès.	1 »	1 15
<i>Le Palais du Peuple</i> , par Gabriel Séailles.	0 10	0 15
<i>Lettres d'un répétiteur en congé</i> , par Breun.	0 60	0 70
<i>Jules Lagneau</i> (avec portrait)	0 50	0 60
<i>Le Coopératisme</i> (illustré), par A.-D. Bancel, broché.	1 50	1 70
<i>La Coopération des Idées. — Une tentative d'éducation et d'organisation populaires</i> , par G. Deherme	0 50	0 55
<i>Le Mouvement éthique</i> , par Alf. Moutet.	0 50	0 65
<i>Les Règles de l'Honnête Discussion selon Pascal</i> , par Paul Desjardin.	0 60	0 70
<i>Almanach de la Coopération</i>	0 40	0 50
<i>La Guerre et la Paix par des chiffres</i> , par Lucien Le Foyer.	0 20	0 25
<i>Que peut l'École contre la Guerre ?</i> par E. Triebel, traduit par V. Rossignol.	0 10	0 10
<i>Spoilation des Indigènes de Nouvelle-Calédonie</i>	0 25	0 35
<i>Les Œuvres de fraternité rurale</i> , par Leo Valleteau	0 60	0 70
<i>Le Bon Sens en face du Dogme et de la Morale</i> , par Pierre Martel.	0 50	0 65
<i>Recherches sur la Mentalité humaine</i> , par P. Froument.	» »	4 »

<i>Importance psychologique et morale de la volonté</i> , par William James.	0 20	0 25
<i>Importance morale et pédagogique de l'habitude</i> , par William James.	0 20	0 25
<i>Qui veut la santé et du bonheur ?</i> par A. Marrot	1 »	1 15
<i>Le Positivisme en dix pages</i> , par le colonel Bombard	0 10	0 15

Nota. — La Coopération des Idées se charge de procurer à ses membres et abonnés, SANS FRAIS, tous ouvrages, brochures, revues, journaux, etc.

La COOPÉRATION des IDEES

Revue mensuelle
de Sociologie positive

(1896-1897-1898)

Un fort volume de 530 pages, relié toile 10 fr. — France : 11 francs.

(1899-1900)

Relié toile : 5 fr. — Franco 5 fr. 50.
— Non relié : 4 fr. — Franco : 4 fr. 50.

(1900-1901)

La Coopération des Idées, journal hebdomadaire d'action et d'éducation sociale (63 numéros). — 3 francs, — Franco : 3 fr. 50.

(1901-1902)

La Coopération des Idées, revue mensuelle d'éducation sociale (12 numéros, 400 pages). Non relié : 3 fr. — Franco : 3 fr. 50.

Coopérative vinicole générale

SOCIÉTÉ ANONYME A CAPITAL VARIABLE

Statuts déposés chez M^e Brulle
notaire à Libourne

Siège social : LIBOURNE (Gironde)

Succursales à Montpellier, Épernay,
Chassagne, Montrachet et Cognac

Vins français de toutes provenances

Spécialité de fournitures aux
Sociétés coopératives

Echantillons et Renseignements franco

Le Courrier de la Presse

21, boulevard Montmartre, 21

PARIS

Directeur : A. GALLOIS

Le Courrier de la Presse lit 6.000
journaux par jour

NOUVEAU CIGARE NASAL ET BUCCAL DE A. DAUDÉ

Ce cigare inhalateur est absolument remarquable pour la guérison des maladies des voies respiratoires, du coryza, etc. Il supplée avantageusement les cigares de tabac et se recommande par l'odeur agréable qu'il répand autour du fumeur.

Envoi d'un **cigare** et d'un **flacon** franco contre un mandat de **4 francs** adressé à

M. A. DAUDÉ, pharmacien, à Prats-de-Mollo (Pyrénées-Orientales).

COMPTOIR FÉDÉRAL SUISSE

Paris, 269, Boulevard Voltaire

Horlogerie, Bijouterie, Orfèvrerie, Objets d'art